

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 18

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184736>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ménadzo qu'eurent prâo marmaille, kâ diabe lo mein dè houit z'einfants l'eurent ti dou. Assebin la demeindze iô on fe lo batsi dâo houitiémo à la Rose, on batsivè assebin lo houitiémo dâo moulin et la Janette, ein s'ein alleint dè l'Eglise desâi : Eh ! à Dieu mè reindo que su b'n'ése que la Rose n'aussè pas mariâ Loulou, kâ m'einlêvine se cein ne lâo farâi pas seizè z'einfants !

— Rosine, il me semble que vous venez encore de casser un verre ?

— Oui, madame ; mais cette fois j'ai eu de la chance ; il s'est cassé en deux.

— Et vous appelez cela de la chance ?

— Ah ! on voit bien que madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les morceaux, quand un verre se casse en mille briques !

Deux cochers de fiacre, stationnés sur la place de St-Francois, causent en attendant, non pas qu'on les conseille, mais qu'on les loue.

— Si la pratique donne vingt centimes de bonmain, faut-il remercier, demande au plus ancien un jeune homme encore un peu novice ?

— Jamais ! c'est un dû, répond le vieux ; la politesse ne commence qu'à cinquante centimes.

Deux pompiers sont assis à une table d'un café de St-Laurent.

— Garçon, de l'eau, fait le premier.

— De l'eau ? répète le second stupéfait, pourquoi faire ?

— Pour la boire, parbleu !

— Ah bien ! elle est bonne celle-là !... de l'eau... T'enlêvine-t'y pas !... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume... Pense un peu ce que ça va te faire dans l'estomac.

Il y a une trentaine d'années de cela. M. l'avocat Porta, qui était alors très en vogue à Lausanne, donnait un jour audience à une riche paysanne prise de la manie des procès. Comme cette dernière avait fait, à pied, près de deux lieues pour venir le consulter, il donna l'ordre à sa cuisinière d'aller chercher une bouteille de son meilleur vin. La domestique se trompant de casier, apporta une bouteille de vin absinthé et très amer, préparé par M^{me} Porta pour les maux d'estomac.

La paysanne exposait sa cause avec chaleur, mais ses arguments paraissaient plus ou moins suspects à l'avocat qui écoutait avec attention, et n'avait du reste pas l'habitude de se charger des mauvais procès.

— Madame, lui dit-il en lui versant un verre de vin, me dites-vous bien la vérité ?...

— Eh ! monsieur l'avocat, fit-elle, en se servant de cette formule vulgaire et grossière : « Je veux que cela me serve de poison si je ne vous dis pas la vérité. »

— Puis elle but une gorgée.

— Tout à coup M. Porta voit pâlir sa cliente, qui le regarde d'un air égaré.

— Ah ! mon brave monsieur, s'écria-t-elle... ce que c'est pourtant que de mentir !

La pauvre femme sentant l'amertume du vin absinthé, crut un instant que son serment venait de se réaliser, que le vin s'était, en effet, changé en poison.

M. Porta le gouta et tout fut expliqué.

C'était à la table d'hôte de l'hôtel du Grand-Pont. Des voyageurs de commerce discutaient sur la rapidité des trains en Angleterre et en Amérique.

— Tout cela ce n'est rien auprès de ceux de Marseille, s'écrie un naturel de la Cannebière, et vous allez en zuser : un zour ze prends l'express. Z'étais pressé ; en retard, ze saute dans le compartiment des dames ; le cef de gare crie, tempête veut me faire descendre. Ze suis vif, bouillant, ze me fâche, ze lève la main, le train partait, et v'lan ! c'est le cef de gare de la station suivante qui reçoit la ziffle, nous étions arrivés ! Vous pensez si zeus quelque peine à lui faire agréer mes excuses à ce brave homme !

Un gros fermier de nos environs avait engraisé un bœuf de Pâques, qui était arrivé à une taille tellement prodigieuse que tout le monde voulait le voir avant qu'il soit conduit à l'abattoir de Lausanne. Dès qu'un curieux se présentait à la ferme pour contempler ce phénomène, la fermière criait de tous ses poumons à son mari qui travaillait à quelque distance : « Jean ! Jean ! viens vite, voilà quelqu'un qui veut voir la grosse bête ! »

Il y avait fête à Montreux ; tout le village était en liesse. Un jeune étranger, tout récemment débarqué dans la contrée, eut l'occasion de danser avec une jolie indigène.

— Ya-t-il encore ici, Mademoiselle, d'autres jeunes filles aussi jolies que vous ? lui demanda-t-il.

— Encore... deux ou trois, répondit-elle naïvement.

Entendu au passage : — Tambou-majo... — Plait-i, mon colonet ? — Les tambou sont-i prêts ? — Oui mon colonet. — Eh bien, battez le rapet.

Un sergent disait à ses conscrits : « Rappelez-vous que l'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice. »

Nous rappelons à nos lecteurs la représentation théâtrale de ce soir, à 7 ¹/₂ heures :

Les Cloches de Corneville,
opéra-comique nouveau, qui a obtenu dès le début un très grand succès.

L. MONNET.